

Recueilli par **MARIE OTTAVI**

Rencontrer Louis Benech, paysagiste de renom, c'est comme pénétrer dans un champ de broussailles. De jolies broussailles, ça va sans dire. Au fil de l'entretien et des histoires sinuées qu'il raconte, on s'imaginerait encadré de plantes hautes de variétés diverses, feuillues, mouvantes, piquantes qui désarçonnent quand on n'y est pas habitué. Il égrène mille références à travers d'intenses circonvolutions, mais finit toujours par retomber sur ses pattes et nous avec lui. Jardinier sans jardin (il vit en plein Paris dans un appartement sur cour et terrasse), il ne dispose d'aucune maison à la campagne pour scruter l'horizon. Péru de botanique depuis sa prime jeunesse, Louis Benech, 63 ans, est un personnage très français, théâtral, glorieux, fumeur, outrancier, devenu une référence de ce vieux monde qu'est l'art de dessiner des paysages, depuis sa participation à la réhabilitation du jardin des Tuileries en 1990 avec son confrère Pascal Criblier et l'architecte François Roubaud. Plus récemment, il s'est chargé, avec le sculpteur Jean-Michel Othoniel, du bosquet du théâtre d'eau, créé par Le Nôtre, au cœur des jardins du château de Versailles. Certains observateurs n'ont pas compris tout de suite sa démarche, et puis le temps a fait son œuvre et les saisons ont laissé apparaître ce que Benech avait en tête : un onirisme végétal qui s'intègre bien au domaine voulu par Louis XIV. Voir ce que la nature sera capable de donner après son passage, c'est là la raison d'être du paysagiste, lui qui se dit loin d'être un artiste. Ses clients sont fortunés (un euphémisme), parfois célèbres, et gardent le plus souvent leur jardin secret, à l'abri des regards. Son nouveau livre, *Douze jardins ailleurs* (1), copie presque conforme d'un premier recueil braqué sur ses créations françaises (sorti en 2013), révèle quelques-unes de ses créations et donne enfin le loisir de s'y promener.

Comment s'est déroulé votre confinement au printemps ?

Il a été ultra-studieux, avec presque une hystérie de travail. On n'allait plus sur les chantiers mais on a fait plein de choses en avance en termes de paperasse. Les jours rallongeaient, j'étais avec mon chat, j'ai pu jardiner. Je vis au-dessus de mon bureau, j'ai une cour, une micro chambre qui donne sur une grande terrasse, mais je n'ai de maison nulle part.

Existe-t-il un territoire en France ou ailleurs où vous pourriez imaginer votre maison ?

A une époque, à chaque fois que j'arrivais dans un endroit, je me disais : « Oh j'habiterais bien là ! ». J'avais envie de tout, sauf de Saint-Petersbourg, où il fait nuit un peu trop longtemps en cette saison. Ni au Japon même si la nature y est extraordinaire. Un territoire de prédilection pour faire un jardin, ce serait fatalement un lieu un peu pot de chambre, qui se transforme en cuvette dès qu'il pleut, car j'ai be-

« Dans un jardin, on oublie ce qui nous fait bobo »

Personnage fantasque, paysagiste de renom, Louis Benech refuse de se voir comme un artiste. Pour lui, le jardin est d'abord un espace de liberté qui peut se révéler salvateur en ces périodes de confinement.



Le paysagiste Louis Benech, le 2 décembre. PHOTO BOBY

soin d'eau et que j'aime bien les choses qui poussent. Je n'ai pas peur de la pluie. Si on me demandait mon signe, je pourrais dire grenouille, ascendant limace. Ce serait tout le littoral Atlantique, de Cherbourg à Hendaye, j'adore le Pays basque, ça veut dire aussi toutes les Asturies et le Portugal.

Vous êtes dehors aux quatre saisons ?

Toujours. Parmi les gens qui font mon métier en France, je suis probablement celui qui passe le plus de temps sur ses chantiers. Les plans dessinés ne m'intéressent pas en soi, mais c'est très important. Un très vilain plan peut être très bien dans la réalité, et un joli plan peut se révéler très moche en vrai. Roberto Burle Marx avait une grâce absolument infinie. Il a fait beaucoup de ses jardins comme on dessine ou peint un tableau. Certains sont directement inspirés de Sonia Delaunay. Il a beaucoup travaillé avec Niemeyer. Il a dû avoir le complexe de ne pas être un artiste reconnu, or un jardinier ne peut pas l'être à mes yeux.

Vous ne vous considérez pas comme tel ?

Pas du tout. J'ai à gérer des besoins de gens, des emmerdes de sol, une climatologie, un tas de choses techniques avant de me dire : « Je vais mélanger du parme et du orange. » On me dit parfois que je suis un coloriste. On a beaucoup de chance quand ça marche, mais tous les gens qui se sont servis des théories chromatiques de l'histoire de l'art, que ce soit [Johannes] Itten ou Kandinsky, oublient toujours qu'il y a une base dans notre climatologie qui est le vert. Et pour soustraire du vert d'un jardin, en France, il faut se donner un peu de mal. Ça arrive... sur une dune.

Quel plaisir retirez-vous à élaborer des jardins à l'étranger ?

J'aime la végétation spontanée des endroits où j'arrive. Quand je suis en Nouvelle-Zélande, je me sers d'abord des plantes locales, avant de passer à des choses plus exotiques, mais la Nouvelle-Zélande est un mauvais exemple, la végétation y est tellement géniale. On la connaît aussi de là-bas, à la place des chrysanthèmes. On les appelle « veronique arbustives » en français.

Votre métier, est-ce d'être un peu un explorateur ?

Je ne préfère pas que ce soit ça, mais c'est grâce à ça que j'aime mon métier. Quand j'étais enfant, je voulais en savoir un peu plus sur les plantes et ça me faisait complètement voyager en ne bougeant pas de ma table. Je suis né à Paris, j'ai été élevé jusqu'à l'âge de 4 ans ici, après j'ai vécu trois ans à Massy (Essonne). Dans ma mémoire, ça a duré trente ans, j'ai des milliards de souvenirs entre 3 et 7 ans. On habitait des immeubles moches de type HLM qui avaient été construits sur



Des réalisations de Louis Benech à Mataka en Nouvelle-Zélande, à Skoura au



Maroc et à New Milford, dans le Connecticut. PHOTO ERIC SANDER

le terrain de membres de la famille Vilmorin. Ils avaient une ravissante maison de village Louis XVI, qui ressemblait à un petit château, avec des terrasses, un bassin et puis un grand parc avec une immense pièce d'eau, séparée par des réseaux routiers. Il y avait des immeubles partout autour de chez eux.

Vous premiers émois avec la nature se situent là ?

Oui, maman allait de temps en temps prendre le thé à Verrières [le Buisson], on nous emmenait, mais Louise [de Vilmorin] n'aimait pas spécialement les enfants, alors on allait chercher des châtaignes dans le bois de Verrières. On nous envoyait dans l'arboretum et surtout dans le potager. C'était une brossaille, assez mal tenue, mais avec plein de choses botaniquement intéressantes. Dans un des angles du potager plein sud, il y avait un *Umbellularia californica*, une sorte de laurier-sauce. Quand je froissais les feuilles, ça me donnait horriblement mal à la tête. J'avais 6 ans et je me ruais sur l'arbuste, je sniffais grave, ça m'envoyait les quatre fers en l'air. Au printemps, j'ai vu aussi une chose à laquelle personne ne

peut résister : des pivoines arborescentes, une pivoine botanique qui a changé de noms dix fois, énorme, simple, blanche avec des macules noires à la base des pétales. Quand on regarde ça, on est éjecté, spoutnikisé.

Avez-vous vécu des expériences mystiques avec des plantes ?

Je dirais que non. J'ai essayé des choses méchantes en sachant qu'elles étaient méchantes. Là, on peut parler de mystique. J'ai été jardinier avant de tenir un papier, un crayon.

Quand on est dans un jardin, on s'évade complètement. Ça tient de la prière, on devient quelque chose qui vit. C'est spirituellement très porteur. Sans partir sur des discours à la noix de coco, il y a une expérience mystique, quand on est seul dans un endroit, qu'il y a des oiseaux autour de soi. Quand on regarde l'organisation d'un pissenlit, c'est prodigieux. On se déconcentre. Quand je jardine et que je désherbe, j'ai une gestuelle qui est à peine dirigée par mon cerveau, c'est ma main qui choisit la mauvaise herbe plutôt que la bonne à arracher. Il y a une espèce d'automatisme, mais la circonstance dans laquelle on est

fait qu'on a un sentiment d'une liberté intellectuelle prodigieuse. L'esprit peut partir très loin de ce que je suis en train de faire. Quand je travaille sur un papier, je ne continue pas à écrire si je divague. Quand on jardine, il y a des gestes où la main est plus forte. On a alors une capacité de liberté, de vide qui est plein. On dit que la nature en a horreur mais c'est vrai. Ça se remplit très vite de pensées oniriques. On s'échappe dans n'importe quelle direction, gens, lieux, choses...

Ça peut être salvateur ?

Quand on est soucieux, le jardin vous sauve oui, ne serait-ce que cinq minutes. Dans un jardin, on a ten-

dance à oublier ce qui nous fait bobo, parce qu'il y a quelque chose qui nous supporte. C'est assez inexplicable. Pour certains tempéraments, c'est une excellente thérapie.

Pendant le confinement, celles et ceux qui avaient la chance d'avoir un jardin, ont vécu un moment enchanteur, malgré l'angoisse qui montait. Vous l'avez constaté ?

Ils ont vu ce que veut dire d'être tous les jours en face d'un bourgeon qui s'ouvre et qui devient feuille ou fleur. Dans un jardin, la croissance des choses se fait au jour le jour avec un rythme qui est celui de la vie, alors que par ailleurs tout va très vite aujourd'hui, on perd pied. Mais j'ai encore beaucoup de clients qui veulent des images et non pas un jardin. C'est assez compliqué de leur expliquer qu'on n'adopte pas des enfants de 30 ans. Je suis très content quand je plante un arbre qui est une brindille de 1 m 80 et qu'il poussera et résistera mieux à la prochaine tempête. Pour faire un jardin, je construis tout avec des petites choses. Il y a des gens dont la demande m'a inquiété, car leur engouement

sera aussi éphémère que la vie. Cette découverte est un youyou mais après-demain s'il y a un autre youyou qui passe, il sera chopé au vol. C'est un peu déroulant. D'autres clients en revanche ont décidé d'habiter complètement à la campagne. Ils ont eu le sentiment de trouver un nouvel équilibre durable, ce n'était pas juste de l'enthousiasme parce qu'un bourgeon sortait.

Il y a eu un regain du jardinage.

C'est un besoin. Ça n'est que positif, mais c'est très infantile en France. En Angleterre, les gens en profitent plus, ils ont l'habitude et ils ont moins de surprises. J'ai peur de l'aspect surprise... Ce que j'aime dans l'acte de jardiner, c'est qu'on peut semer une graine d'érable qui va un jour devenir un arbre dans toute sa splendeur parce qu'il y a la profondeur de terre. Je ne suis pas de la culture bonsaï, je n'aime pas les balcons. Sauf pour les arbres fruitiers qui sont nos bonsaïs à nous, puisqu'on dirige, on fabrique de l'artificiel. Le jardin est un artifice. ◀

(1) Deux jardins sillons, de Louis Benech, éditions Gourcuff-Gradenigo, 224 pages, 30 euros.

«Quand on est dans un jardin, on s'évade. Ça tient de la prière. C'est spirituellement porteur, il y a une expérience mystique.»